

Marie-Christine Fourny

Géo-Regards n° 9, Editorial, pp.5-9

In

Géo-Regards n° 9, 2016

L'habitabilité inattendue

ISBN:---1662-8527---

<https://www.alphil.com/index.php/alphil-revues/geo-regards-1/geo-regards-n-9-2016.html>

Editorial

L'habitabilité inattendue. Analyser, identifier, produire l'habitabilité de lieux sans qualités.

L'habiter a été réinvesti avec une certaine force ces dernières années, notamment par les disciplines s'intéressant à l'espace et au territoire. O. Lazzarotti (2006) en fait un concept central d'une science géographique possible », L. Cailly (2007) un nouveau paradigme disciplinaire. Anthropologues, philosophes ou architectes en développent de « nouveaux regards » (Lussault et al., 2007). Le concept a l'intérêt d'offrir un renouvellement de l'analyse des relations des individus et des sociétés à l'espace, permettant de réinterroger la question environnementale au travers des milieux de vie (Mathieu, 2011), d'identifier la diversité croissante des territorialités dont rendent compte les modes d'habiter (Cailly & Dodier, 2007, Dodier, 2009). Il s'ouvre à des approches pragmatiques et individualistes, intègre la mobilité dans le rapport à l'espace, donnant à voir l'habiter dans sa production et dans ses actes.

L'habitabilité, thème du dossier de ce numéro, s'inscrit dans cette filiation, tout en tentant d'éclairer plus particulièrement la dimension pragmatique de la relation à l'espace mise en jeu par l'habiter. Quelles sont les opérations qui permettent de prendre cette « place » que suppose l'habiter? Avec quelles modalités l'espace est-il saisi, travaillé ? Quelles sont les conditions et les formes de la mise en relation ? La notion d'habitabilité a été abordée de façon courante au travers du logement, mais dans une perspective normative qui a déterminé ce qu'elle n'était pas sans pour autant en donner un contenu consistant : l'insalubrité est une limite à l'habitabilité (Eleb, 2015), mais le salubre ne suffit pas à définir l'habitable. L'habitabilité intègre des conditions de vivabilité, comme le montre son usage ancien en planétologie, mais aussi la capacité à accueillir et permettre le développement des modes de vie singuliers. Et si ce terme est aujourd'hui le plus fréquemment utilisé dans la conception automobile et en est devenu un argument marketing, c'est bien parce que l'habitable est devenu un lieu de vie, investi en symboles et en pratiques. L'habitabilité suppose l'expression de soi, dans la complétude de son psychisme, dans la diversité de ses pratiques et la singularité de sa personnalité. [Casellati 1997] le dit de manière expressive : « *le terme habitabilité signifie que nous vivons la ville comme des personnes réelles* » ; des personnes réelles qui ne seraient pas assujetties à des rôles et des fonctions, mais reconnues dans leurs identités et leur singularité. L'habitabilité dès lors considère les rapports sensibles, émotionnels à un lieu, et intègre les qualités d'esthétique, de confort, d'image, qui permettent de les activer. En regard de la normativité de l'aménagement fonctionnaliste,

elle peut être posée dans l'intuition, l'irréductibilité, l'alternative, voire la subversion. (Lucien Kroll¹).

Cette notion conduit ainsi à dépasser l'analyse des formes et des normes dans la production d'espaces de vie (habitat) pour considérer la manière dont ils sont mobilisés, et investis (modes d'habiter) pour permettre l'expression de spatialités singulières, individuelles ou collectives. Autrement dit, l'habitabilité met en jeu la dimension spatiale de la construction des identités. L'habitabilité conditionne la mise en relation d'un milieu écologique et de modes de vies, considérés comme des expressions pratiques de cultures, de politiques et d'idéologies, de besoins et de désirs. Adossée au concept de mode d'habiter, elle caractérise la qualité et le degré d'intégration lié aux différentes modalités des sociétés d'entrer en relation avec leurs lieux de vie, milieux, ou ressources (Mathieu, 2011).

Cette notion a été l'objet central d'un programme de recherche récent² ainsi que du colloque qui lui a fait suite³. Ils ont permis de considérer la dimension territoriale de l'habitabilité, en ce qu'elle met en jeu notamment le rapport à l'autre et la construction d'un sens collectif de l'espace.

Une première version des articles de ce dossier a été présentée lors de ce colloque. Nous les avons rapprochés, non par une similitude d'approches ou de thématiques, mais en raison de l'originalité des espaces qui étaient considérés pour analyser l'habitabilité. Le périurbain, objet de critiques de tous ordres, le rural « profond » déserté par ses forces vives, les vides urbains délaissés, les espaces du transit éphémère constituent en effet des espaces considérés sans valeur ou non aménagés pour être habités. Ces lieux inattendus car souvent dénoncés ou traités en raison de leur non habitabilité permettent alors de questionner les référentiels et les représentations normatives de ce qu'est l'habitable. Ils conduisent à confronter les discours et les images collectives avec les pratiques des habitants et les usages des espaces, dont les auteurs nous montrent qu'elles relèvent bien de l'habitabilité. L'inattendu fait surgir une dimension critique et réflexive implicite. Il révèle l'écart entre une approche spatialiste, qui conduit à affecter des qualités objectives à des espaces, et des approches habitantes considérant les pratiques, les relations sociales et les processus de construction de relations. Il montre ainsi qu'il ne s'agit pas de lieux marginaux ou de faible qualité, mais avant tout des lieux dont on n'a pas su observer l'habitabilité.

Ne pouvant faire référence à des caractères d'habitabilité reconnus, l'analyse de ces différents espaces conduit à examiner le faire, dans et avec l'espace, développant une approche pragmatique dans la lignée des conceptions de l'habiter développées par Mathis Stock (2004, 2015) ou Michel Lussault (2007, 2013), entre autres. Elle révèle de ce point de vue des processus singuliers, en particulier dans l'articulation entre les dimensions individuelles et les dimensions collectives.

Tillous et Tremblay, en des terrains aussi différents que le métro parisien ou le rural québécois, montrent par exemple la fabrication d'une habitabilité collective dans la confrontation et/ou l'interaction des individus.

¹ Manifeste de la réunion du G8 : Symposium Internazionale sulle Politiche di Trasformazione Urbana Ecosostenibile, Padova, Italia, 2 marzo 2001. http://www.net.esa-paris.fr/~jacques_pochoy/sustainable/kroll-lucien.html

² Programme de recherche ANR Espace et Société (2010-2014), intitulé : « TerrHab, de l'habitabilité à la territorialité, et retour : à propos de périurbanités, d'individus et de collectifs en interaction

³ 4èmes Rencontres Scientifiques Internationales de la Cité des Territoires / 25-26-27 mars 2015 / Grenoble Habitable, vivable, désirable. Débats sur la condition territoriale.

Pour Yves Tremblay, l'habitabilité est une construction sociale, du sens et de l'appartenance. Il montre comment elle s'effectue de manière collective, dans un processus de créativité. L'espace considéré est ici celui d'une commune rurale en crise démographique et symbolique. La restauration de son habitabilité passe par la création de liens et l'établissement d'un pouvoir de décision partagé. Elle conduit également, par le débat et la réflexivité qu'il apporte sur le commun et son espace à faire du territoire villageois un objet commun. La production d'habitabilité joue ici sur les potentialités relationnelles du territoire et des habitants. Le territoire mis en débat retrouve sens et peut de ce fait susciter un *désir* d'habiter. Inversement, la capacité des habitants à se l'approprier est activée, de manière individuelle par l'augmentation de la capacité d'action de chacun, de façon collective par la négociation. L'habitabilité telle que l'envisage Tremblay pourrait être rapprochée de la capabilité telle que l'entend A. Senn, une capabilité relationnelle où le lieu acquiert une capacité à mobiliser et où l'action qu'il suscite augmente les possibilités d'une appropriation autonome.

Marion Tillous s'attache à montrer la conscience de l'autre dans cette figure archétypale de l'anonymat qu'est le métro. L'analyse empirique très fine des interactions met à jour la manière dont se jouent les relations à l'autre, dans des comportements de mobilité qui incorporent le regard –supposé– d'autrui, ou dans l'agencement des corps en mouvements. L'expression de soi est ici une expression corporelle. Une sociabilité propre est à l'œuvre, et construit un collectif toujours mouvant. L'habitabilité se réalise comme chez Tremblay par la négociation, mais une négociation permanente qui s'exprime dans les corps et les regards. Les observations de Marion Tillous révèlent les façons donc chacun *prend place*, mais aussi pour cela *laisse place* à l'autre.

Cette construction toujours renouvelée est à l'œuvre également dans les « fêtes du jardin », dont la description permet à Jennyfer Buyck de montrer la double dimension temporelle et pragmatique de l'action. La réflexion se développe à partir de l'expérience originale de la ferme du bonheur, assemblage incongru de culture techno, agriculture bio, marge spatiale et émotions collectives. L'habitabilité de ce lieu est rendue par une approche et une écriture elles aussi aux marges des normes académiques, comme si ces manières inhabituelles de faire ne pouvaient être révélées que par des manières nouvelles de voir et dire. L'auteure met en exergue le rôle de la fête, dans sa capacité à produire et transformer les relations, dans sa capacité aussi à subvertir leur caractère normatif pour les instituer autour du plaisir. La fête décrite détourne les usages des lieux dans lesquels elle s'installe, tout en renouant avec la nature et en réinstallant une proximité de rapport à la nature dont rendent compte les activités « fermières ». La fête du jardin dans les interstices urbains instaure un autre régime d'habitabilité. Le type de relations mis en jeu, émotionnelles, expérientielles et sensibles, semble demander à être activé et éprouvé de manière permanente. L'espace saisi véritablement en tant que matériau de fabrication de sens, sert à définir et construire une place politique. Jennyfer Buyck conclut alors en appelant à d'autres pratiques d'aménagement, respectueuses de ce système de relations.

L'habitabilité périurbaine que décrivent Martine Berger, Monique Poulot, Claire Aragau et Lionel Rougé aborde avec un autre regard l'appropriation des espaces de nature et son rôle dans les pratiques habitantes. Les auteurs là encore s'inscrivent en faux des discours experts ou médiatiques sur ces espaces, pour prêter attention aux habitants. Leur approche se différencie des précédentes en analysant sur un temps long l'évolution de l'habitabilité. Elle permet de montrer le dépassement d'un centrage individualiste sur la résidence et la constitution d'un territoire collectif. Cette habitabilité élargie passe par l'activation des relations aux espaces naturels. Appréciés, pratiqués, éprouvés

corporellement dans des activités ludiques, supports d'échanges sociaux, ils prennent sens et consistance. « L'environnement » n'est ainsi plus seulement décor, mais un lien à partir duquel se fabrique une habitabilité collective. Relayée par l'action publique et par la mise en place d'une offre de services diversifiée, elle conduit à une territorialité périurbaine spécifique, valorisée et installée dans la durée. L'habitabilité ainsi se mature, s'inscrit dans l'historicité du lieu, dans les trajectoires sociales et spatiales.

A l'issue de ces articles, l'habitabilité apparaît comme un processus relationnel. Elle associe la capacité d'un espace à être désiré, saisi, approprié et la capacité des humains à entrer en relation. Ce caractère relationnel fait que l'habitabilité représente à l'espace ce que l'empathie est à la personne : une capacité à éprouver des situations et des émotions, à entrer en résonance et répondre en apportant le confort approprié (Rifkin, 2011). La qualité demandée à l'espace est celle de la malléabilité, laquelle permet l'empathie, offre des prises et des ressources de créativité et d'adaptation, à la fois outil et matériau avec lequel façonner des habitier(s) toujours en renouvellement.

CAILLY L., 2008, « Existe-t-il un mode d'habiter spécifiquement périurbain ? », *EspacesTemps.net*, Travaux, 13.05.2008

CAILLY L., DODIER R., 2007, « La diversité des modes d'habiter périurbains dans les villes intermédiaires : différenciations sociales, démographiques et de genre », in *Norois* n° 205, p.67-80.

CASELLATI Mayor Antonio, 1997, « The Nature of Livability », in Suzanne H. Crowhurst Lennard, Sven von Ungern-Sternberg, Henry L. Lennard, *Making Cities Livable*, A Gondolier Press Book, IMCL Council.

DODIER R., 2009, *Individus et groupes sociaux dans l'espace, apports à partir de l'exemple des espaces périurbains*, HDR de géographie, Université du Maine.

ELEB M., 2015, *Les 101 mots de l'habitat à l'usage de tous*, Archibooks, Paris

LAZAROTTI O., 2006, *Habiter, la condition géographique*, Belin.

LUSSAULT M., 2013, *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre*, Paris, Le Seuil.

LUSSAULT M., PAQUOT T., YOUNES C., 2007, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, La Découverte.

MATHIEU N., 2011, « Le concept de mode d'habiter à l'épreuve du développement durable », *Comptes rendus de l'Académie d'agriculture de France*, séance du 20/10/2010, 4 (96), p. 41-54.

RIFKIN J., 2011, *Une nouvelle conscience pour un monde en crise, vers une civilisation empathique* (édition française), Les Liens qui Libèrent

SEN A., 1985, *Commodities and Capabilities*, Oxford, Elsevier Science Publishers.

STOCK, M., 2004, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*

STOCK, M., 2015, « Habiter comme « faire avec l'espace ». Réflexions à partir des théories de la pratique », *Annales de Géographie* n° 704 (4/2015), pp. 424-441.